

VI.

SAINT PIERRE EN OCCIDENT.

Saint Pierre débarqua en Macédoine ; et au sein de cette Grèce savante qui avait entendu la voix de Démosthènes, et de tant d'autres orateurs en renom, il prêcha, sans nul artifice de parole, Jésus crucifié. Philippe écouta sa voix, et à cette ville, toute pleine du souvenir et de la gloire d'Alexandre et de son père, il laissa pour évêque, Olympas, un des soixante-douze disciples ; bientôt Thessalonique, fidèle à la grâce divine, reçut pour la guider, Jason, et Silas fut donné à Corinthe.

Alexandre avait remporté de nombreuses victoires et dompté une foule de peuples, par son génie guerrier et la bravoure de ses troupes : Pierre, rempli de l'Esprit de Dieu, luttait contre des ennemis plus puissants, l'orgueil, la volupté, la cupidité, et il les terrassait. L'Orient et l'Occident se soumettaient à la loi chrétienne qu'il leur imposait, et ses conquêtes, plus nombreuses que celles du fils de Philippe, apportaient aux vaincus la liberté et le vrai bonheur. L'empire d'Alexandre, divisé à sa mort, ne fit que passer : celui de Pierre est indestructible, et ses fils, chaque jour, conquièrent à Jésus-Christ, leur commun Maître, des provinces nouvelles.

Lorsque l'Apôtre eut confié Patras à l'évêque Hérodion, il s'embarqua pour la Sicile, où il s'arrêta à Taormina, annonçant partout avec succès le nom de Jésus. Reprenant sa course, il évangélisa plusieurs villes, parmi lesquelles il faut nommer Naples, cité qui rivali-

sait avec Carthage, et se montrait en Italie telle qu'une sœur digne de Rome. Le Chef des Apôtres y laissa pour évêque son disciple Asprenas.

Saint Pierre était accompagné de Clément, homme d'une rare distinction et de noble famille ; puis de saint Marc, saint Martial, saint Apollinaire et de plusieurs autres disciples.

Baronius rapporte une tradition qui fait aborder saint Pierre à Livourne, le navire qui le portait ayant été poussé vers ce rivage par les vents contraires. De Livourne, il se rendit à Pise, toujours annonçant l'Évangile aux grands et aux petits : l'Esprit-Saint y coopérait et lui assurait le succès.

VII.

SAINT PIERRE A ROME.

Voici comment le pape saint Léon parle de l'arrivée de saint Pierre à Rome : « Lorsque les douze Apôtres, après avoir reçu par le Saint-Esprit le don de parler toutes les langues, partagèrent entre eux l'univers pour aller partout établir l'Évangile, saint Pierre, comme le Chef du collège apostolique, fut destiné à la capitale de l'empire romain, afin que la lumière de la vérité qui commençait à briller pour le salut de toutes les nations, se répandit plus aisément de la capitale dans toutes les parties du monde. Y avait-il sous le ciel une nation qui n'eût un de ses citoyens à Rome ? Et quel peuple pouvait ignorer ce que Rome avait appris ? C'est donc là surtout qu'il fallait confondre l'orgueil des philosophes ; c'est là qu'il fallait montrer la vanité de la sagesse humaine ; c'est là qu'il fallait détruire le culte

sacrilège des démons, faire cesser leurs sacrifices impies, et ruiner l'idolâtrie dans le lieu même où la superstition avait rassemblé les erreurs de l'univers entier. Vous ne craignez donc point, ô grand Apôtre, d'entrer dans cette ville formidable; et tandis que Paul, votre glorieux collègue, est encore occupé du soin des autres Églises, vous venez dans cette forêt remplie de toutes sortes de bêtes féroces, vous affrontez ce profond océan avec bien plus de courage que vous ne marchiez autrefois sur les eaux. Déjà vous aviez donné aux Juifs fidèles la connaissance de l'Évangile; déjà vous aviez fondé l'Église d'Antioche, le berceau du nom chrétien; déjà le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie, la Bythinie, se trouvaient soumis par vos travaux aux lois de l'Évangile: et maintenant, sans avoir le moindre doute sur le succès, et sans être arrêté par le peu de temps qui vous reste à vivre, vous portez le trophée de la croix de Jésus-Christ sur le Capitole, où la divine Providence avait placé, dans ses conseils éternels et le théâtre de votre martyre et le siège de votre dignité. » (Homélie pour la fête des saints Apôtres Pierre et Paul.)

« Vous venez, ô Pierre, disait saint Léon, dans cette ville remplie de toutes sortes de bêtes féroces! » Ainsi parlait de la grande ville ce saint Pape, né lui-même à Rome.

Son langage était sincère et vrai. Il n'exagérait rien. La louve qui avait allaité Romulus, fondateur de Rome, semble avoir communiqué au peuple qui l'habita, dès son origine, quelque chose de cruel. Jusqu'à sa chute, il se montra avide de sang: celui de ses ennemis, celui des chrétiens et le sien propre. Le temple de Janus, qui demeurait fermé pendant la guerre, ne s'ouvrit que deux fois, et alors même on se battait aux frontières lointaines de l'empire.

Nous disons lointaines: en effet, quand César Auguste devint empereur, l'empire romain touchait, en Occident, à l'océan Atlantique, aux colonnes d'Hercule, où, de ce côté, finissait le monde connu, et, en Orient, à l'empire chinois. Ce peuple avait entendu raconter les exploits des Romains, l'éclat de sa gloire avait rejaili jusqu'à lui. Aussi pour peindre d'un mot son admiration l'appela-t-il: *la grande Chine*.

Voici comment un historien a peint Rome. Faisant allusion à la vision du prophète Daniel, où les Assyriens, les Perses, les Grecs et les Romains étaient figurés par des bêtes, Rohrbacher dit: « Et nous la voyons maintenant, cette quatrième bête, qui a dévoré toute l'Italie, la Sicile, la Sardaigne, la Corse, toutes les îles, toute l'Espagne: la Grèce, cette patrie de tant de héros, est une de ses provinces; la Macédoine, autrefois maîtresse de l'univers, est aussi une de ses provinces; le dernier successeur d'Alexandre-le-Grand, Persée, a été mené, lui et ses fils, les pieds et les mains liés de chaînes devant le char triomphal du consul Paul-Émile; l'aîné de ses fils, qui devait hériter du trône d'Alexandre, gagne sa vie comme greffier de la municipalité d'Albe; les successeurs de Nemrod, de Nabuchodonosor, de Cyrus, les rois de Babylone ou de Syrie, ainsi que les successeurs des Pharaons, les Ptolémées d'Égypte, sont sous la tutelle de Rome; ils sont entre les griffes de cette terrible bête, comme des jouets dont elle s'amuse, en attendant qu'il lui plaise de déclarer provinces romaines l'antique empire d'Assur et l'antique empire de Misraïm. Carthage semblait pouvoir se défendre: Carthage sera broyée, foulée aux pieds, non seulement avec la plus brutale violence, mais avec la plus amère dérision. Cette bête aux dents de fer et aux ongles d'airain dévore, au pied de la lettre, elle engloutit au-dedans de soi et les richesses de

l'Asie et l'abondance de l'Égypte, et les chefs-d'œuvre de la Grèce, jusqu'aux lions d'Afrique, qu'elle égorge pour son passe-temps. Les peuples mêmes, elle les broie entre ses dents de fer, elle réduit en pâte ce qu'ils ont de ferme, elle les absorbe dans son sein toujours affamé, elle s'en nourrit pour les identifier à soi, et pour que, finalement, elle seule soit l'univers. » (Livre XXII, 196.)

Il n'y a point d'effet sans cause, et toute souffrance généreusement supportée, tout travail, tout dévouement héroïque supposent un amour : les Romains aimaient la liberté ; partant ils aimaient leur patrie qui leur assurait, par ses victoires, la liberté. « Le fond d'un romain était l'amour de la liberté et de la patrie, » a dit Bossuet.

Mais aussi cet amour exigeait d'eux un mâle courage : pour l'entretenir, ils restaient pauvres et travaillaient de leurs mains.

Il est bon pour les peuples d'être tenus en haleine par l'obligation de travailler et de combattre. C'est pourquoi, les guerres continuelles que les Romains devaient entreprendre pour reculer les bornes de leur empire; les combats qu'ils avaient sans cesse à livrer pour conserver leurs conquêtes, les forçaient à mener une vie rude, si favorable à la vertu. Mais peu à peu le calme se fit; les nations vaincues et découragées déposèrent les armes, tant en Occident qu'en Orient. L'amour du plaisir remplaça chez ces fiers conquérants celui de la gloire, et bientôt le repos devint pour eux ce que Capoue avait été pour Annibal et ses soldats victorieux.

Lorsque Octave, proclamé empereur, ferma le temple de Janus, déjà la débauche triomphait à Rome. C'est que les peuples, comme les individus, s'élèvent lentement; mais ils descendent vite.

Il est intéressant de voir où en était la société romaine, quand saint Pierre arriva, l'an 42 de l'ère chrétienne, à Rome.

Il a plu à certains écrivains de dire que le Christianisme n'avait été, en quelque sorte, que la continuation du passé, la marche en avant dans le progrès, qui ne s'arrête pas : qu'on juge de cette prétention en lisant cette page que nous empruntons à l'abbé Rohrbacher. Parlant des Césars, il dit : « Cette famille qui pesait sur le monde, s'était élevée dans les horreurs des guerres civiles. Jules César et César Auguste en avaient abreuvé les racines avec le sang des citoyens proscrits. Auguste, adopté par son oncle César, eut trois femmes ; répudia la première, le jour même de ses noces ; répudia la seconde pour en épouser une troisième, qu'il fit répudier à son mari, quoiqu'elle en eût un fils nommé Tibère, et qu'elle fût enceinte d'un autre qui fut nommé Drusus. De ces trois femmes, il n'eut que de la seconde une fille, nommée Julie, qui le déshonora par ses dissolutions. Elle eut successivement trois maris, Marcellus, Agrippa et Tibère ; se conduisit enfin si mal, que son père la confina dans une île, où Tibère, son dernier mari, la fit mourir de faim. Elle avait eu d'Agrippa trois fils et deux filles. Deux de ses fils périrent, dit-on, par les ordres secrets de Livie, troisième femme d'Auguste, laquelle voulait assurer l'empire aux enfants qu'elle avait eus de son premier mari. Le dernier des fils de Julie et d'Agrippa, après avoir été adopté par Auguste, dont il était le petit-fils, fut confiné dans une prison, puis mis à mort par Livie et Tibère. De ses deux sœurs, l'une fut reléguée dans une île à cause de ses débaüches ; l'autre, nommée Agrippine, épousa Germanicus, neveu et fils adoptif de Tibère, et fut enfin exilée dans la même île, qu'autrefois Julie, où elle mourut pareillement de faim.

Elle eut, entre autres enfants, l'empereur Caligula et Agrippine, mère de Néron. Auguste mourut, après quarante-quatre ans de règne, empoisonné, dit-on, par sa femme Livie, à qui il tardait de voir régner son fils Tibère. Tibère, adopté par Auguste, avait été forcé de répudier une première femme qu'il aimait, et dont il avait un fils nommé Drusus, pour épouser Julie, veuve d'Agrippa, et fille unique de son père adoptif. Drusus fut empoisonné par sa propre femme, et laissa un fils qui fut tué par l'empereur Caligula, et une fille qui fut tuée par l'empereur Claude. Tibère ne laissa point d'enfant de Julie, avec laquelle il divorça et qu'il réduisit à mourir de faim. Par ordre d'Auguste, il avait adopté son neveu fraternel Germanicus. Il le fit empoisonner, fit mourir de faim sa femme Agrippine, ainsi que deux de leurs fils. Retiré dans l'île de Caprée, Tibère ne pensait qu'à deux choses : inventer tous les jours de nouvelles cruautés, inventer tous les jours, de nouvelles débauches. Dès son enfance, un de ses précepteurs avait dit de lui, que c'était de la boue pétrie avec du sang. Dans sa dernière maladie, il fut étouffé par son fils adoptif Caligula, qui lui succéda, et qui le surpassa en cruauté et en luxure. Caligula eut successivement trois femmes, dont il enleva les deux dernières à leurs maris. Bientôt il établit un lieu de prostitution dans son palais, déshonora les premières femmes de Rome, sous les yeux mêmes de leurs maris ou de leurs mères, et vécut en incestue avec ses trois sœurs. Sa cruauté égalait ses débauches. Il fit mourir sa grand' mère, son beau-père, son frère adoptif et les amis qui lui avaient procuré l'empire. Son grand divertissement était de voir couler le sang humain. Quand il n'y avait point de criminels à exécuter, il faisait prendre les premiers venus sur la place ou dans l'amphithéâtre. Sa grande maxime était, que tout lui était permis envers tous ; son vœu

principal, que le peuple romain n'eût qu'une tête, pour avoir le plaisir de la lui couper ; son unique regret, que de son temps, il n'y eût pas de grandes calamités. Il fut tué à l'âge de vingt-neuf ans, et eut pour successeur Claude, son oncle, vieillard imbécille et sanguinaire, qui invitait le soir à souper ou à une partie de dés, les personnes qu'il avait fait mourir le matin. Claude eut six femmes, répudia la première, perdit la seconde, divorça avec la troisième et la quatrième, tua la cinquième, qui était Messaline, et prit pour sixième sa propre mère Agrippine, qui finit par l'empoisonner pour faire régner son fils Néron. Ce dernier non est devenu à lui seul une infamie. Néron fit mourir son père, sa mère, ses deux femmes, ses deux tantes, ses deux précepteurs, sans parler du reste. Il mit le feu aux quatre coins de Rome. Au milieu de ses cruautés, il fit le comédien sur le théâtre, voyageait en Grèce pour gagner des couronnes comme joueur de flûte. Quant à la débauche, il surpassa même ses prédécesseurs... telle fut, dans son intérieur, la famille des Césars. »

L'historien ajoute : « Et de pareils hommes étaient empereurs, c'est-à-dire souverains du monde ! et de pareils hommes étaient souverains pontifes ! ils faisaient les dieux, en réglant le culte, commandaient en maîtres dans la religion. Et de pareils hommes étaient dieux ! Ils avaient des temples de leur vivant ; on adorait leurs images, on leur offrait des sacrifices. Caligula se bâtit à lui-même des temples et des autels, s'offrit à lui-même des sacrifices, se consacra lui-même pontife de son propre culte, avec sa femme, son cheval et les consuls. »

Suétone, Tacite, Dion et Plutarque font foi de ces folies. Voilà ce qui se passait dans les palais, où, demain, Pierre apparaîtra !

Si cette maxime : *Les peuples ont les chefs qu'ils mé-*

ritent, est vraie, que devait donc être à cette époque le peuple romain ?

Mais, dira-t-on, n'y avait-il pas le sénat romain, si renommé par sa sagesse, sa grandeur d'âme, sa bravoure ; qui, depuis sa création, avait assuré au peuple romain la victoire et la prééminence sur tous les peuples ?

Oui, le sénat romain était encore là, et c'est lui qui votait des temples à Tibère, à Caligula, à Claude, à Néron. Tibère en parlant de ce sénat s'écriait : O hommes, faits pour la servitude ! Lorsque Néron eut tué sa mère Agrippine, le sénat en rendit des actions de grâces dans tous les temples de Rome. Lorsque Néron voulut tuer les sénateurs les plus vertueux, le sénat prononça leur sentence de mort. Tacite, sénateur lui-même, fit comme les autres. Il est fier de sa conduite, et il a écrit : « *Ce sont nos mains qui ont traité Helvidius en prison.* » (Vita Agric. n. 43.) Quel Sénat !

Que disait, que faisait donc le philosophe Sénèque, qui vivait alors ?

« Qui songe à la philosophie, disait-il, si ce n'est quand les théâtres chôment, ou que la pluie l'empêche d'y rester, ou qu'il ne sait à quoi perdre son temps ? Les diverses écoles de sagesse meurent faute de maîtres. L'académie, soit ancienne, soit nouvelle, n'a plus de chef... Il y a des mattres pour le métier d'histrion, et des disciples en grand nombre, mais pour la philosophie, personne. Ceux qui la cultivent, la déshonorent par leurs mœurs..... il faut les considérer comme des médecins, dont les étiquettes annoncent des remèdes, mais leurs boîtes contiennent des poisons. » (Senec., Nat. Quæst. 4, 7. — Fragm. Senec. apud Lactant. I, 4, n. 15.)

Au lieu de prêcher d'exemple, cette perle des philosophes épuisait les provinces par ses usures. En quatre

ans, il usa des faveurs de grands pour amasser cinquante-huit millions de notre monnaie. Il loua la vertu, et il fut adultère. Il descendit plus bas encore. Il accepta les dépouilles du frère de Néron, que celui-ci avait tué ; il écrivit l'apologie de ce monstre, après qu'il eut frappé à mort sa mère. Il se rit de la mansuétude et du pardon des injures, choses bonnes pour les femmelettes. La clémence, selon lui, n'est que la modération dans la vengeance.

Est-il étonnant que ce maître ait eu pour élève, Néron ?

Tacite raconte que Sénèque, pour se venger de son propre fils, qui l'avait tourné en dérision, demandait qu'on lui confisquât ses biens et qu'il fût condamné à l'exil. Néron s'y opposa, déclarant qu'on avait déjà poussé assez loin la vengeance. Ainsi ce grand philosophe avait pour modérateur Néron !!! (Annal. I, 13, n. 43.)

VIII.

PIERRE ANNONCE A ROME JÉSUS CRUCIFIÉ.

Dans l'espace des trois premiers siècles, à Rome et dans le monde romain, de douze à quatorze millions de martyrs donnèrent leur sang et leur vie pour affirmer leur foi en la divinité de Jésus-Christ et lui prouver leur ardent amour : qui les a instruits et transformés ? Dieu, évidemment ; mais, avant tout autre, Pierre a été l'instrument dont il s'est servi.

Non content de travailler à la conversion des principaux sénateurs, des chevaliers, et aussi du peuple, il envoya des missionnaires en tous lieux. L'Italie, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique, virent arriver les disciples

du chef de l'Église naissante, et de toutes parts les serviteurs de Jésus-Christ se multiplièrent.

Tous ces hommes, toutes ces femmes, et ces foules, qui entendaient pour la première fois parler du Christ et de sa doctrine, étaient profondément corrompus, et il semble qu'ils auraient dû se rire de Pierre prêchant la chasteté, le mépris des richesses et des grandeurs de ce monde, la mortification de l'âme et du corps, la victoire sur soi-même comme la plus noble des victoires, l'adoration d'un Dieu fait homme.

En raisonnant de la sorte, nous oublions que tout ce monde romain, en général, à part quelques philosophes orgueilleux, comme Sénèque, n'avait pas résisté à la grâce. La vérité ne leur était point apparue dans sa beauté divine, et ne la connaissant pas, comment l'eussent-ils aimée ? De nos jours, nous parlons à des chrétiens qui ont abusé, pour la plupart, des bienfaits de Dieu et foulé aux pieds les serments les plus sacrés. Mis en face de Barabbas et de Jésus, c'est-à-dire du vice et de la vertu, ils ont préféré Barabbas. Au Dieu de leur baptême et de leur première communion ; au Dieu de leur mère, de leurs sœurs, de leur épouse, ils ont préféré les penchants de leur cœur aveuglé par la passion, dévoyé par l'intérêt, attiré par l'éclat des honneurs ; ce sont des renégats, des apostats, des adorateurs de la fortune ; ce sont, en un mot, de vils déserteurs de la milice sainte et du drapeau de la croix : ils ont abusé indignement de la grâce divine, et ne veulent plus entendre la parole qui les condamne.

Tels n'étaient pas les Romains, auxquels Pierre s'adressait. Privés jusque-là d'instruction, ils avaient laissé s'égarer le sens religieux, qui était en eux, comme en toute créature humaine, puisque nous sommes tous des êtres raisonnables, remontant de l'effet à la cause, de la créature au Créateur. Ils l'avaient tourné, ce sens re-

ligieux, vers la superstition, l'idolâtrie ; Pierre leur prêcha avec autorité la vérité, et aussitôt, la grâce divine aidant, ils voient, ils adorent le Christ Sauveur.

Il y a du reste, entre notre âme et la vérité, des rapports intimes, mystérieux, qui les rapprochent comme d'instinct. Car, enfin, la Vérité, c'est Dieu, et notre âme est sa fille. Il y a dans la nature, ce qu'on appelle : la voix du sang, pourquoi dans le surnaturel, n'y aurait-il pas aussi quelque chose de semblable ? Tertullien ne disait-il pas : *Mon Dieu !* c'est le cri d'une âme naturellement chrétienne ? En tout cas, lorsque la parole de Dieu résonne à l'oreille de l'homme, prononcée par l'Apôtre, Dieu aussi lui parle au cœur, et s'il veut écouter docilement et ne pas résister au Père céleste qui l'attire, il va à lui et se jette dans ses bras, comme l'enfant dans le sein de son père. C'est là le travail de la prédication chrétienne, et l'explication des conversions qu'elle opère.

Ce n'est pas seulement la vérité, qui a des intelligences en nous, mais aussi la chasteté.

Que cette fille du ciel, la pudeur, se montre à l'homme, à la femme surtout, elle est sûre d'éveiller dans leur âme, nous ne savons quel tressaillement d'admiration et d'amour qui les remue profondément. Sans nul doute, c'est là ce qui a converti Madeleine, quand elle a entendu, quand elle a vu Jésus. Et lorsque Pierre a parlé aux foules qui l'écoutaient avec avidité, du Christ vierge ; de la Vierge, sa mère ; de la chasteté chrétienne, de la virginité, son auditoire a dû être ravi, et ce peuple qui applaudissait Virginus, plongeant un poignard dans le sein de Virginie, sa fille, pour la soustraire à l'opprobre dont la menaçait le décevoir Appius Claudius, devait applaudir aussi, du fond de son cœur, aux paroles de saint Pierre. Le fait est que bientôt on a vu se lever dans le monde romain des phalanges virginales, dont la vie et le martyre ont, pour ceux

qui les méditent, des charmes et des suavités célestes.

La pudeur ! qui a médité sa puissance sur l'âme humaine ? Un homme si abruti qu'il soit, en conserve toujours quelque chose, et s'il ne sait pas obéir à ses inspirations, il l'admire dans les autres ; il flétrit qui la méprise, surtout si ce mépris vient de ceux qui doivent, par vocation, la respecter davantage et la tenir en honneur.

Disons donc que la vérité et la chasteté portent en elles des beautés qui nous captivent. Saint Pierre, divinement inspiré, a réveillé au sein de Rome l'amour de ces nobles aspirations ; il a fait briller à tous les regards la figure du Christ, belle et rayonnante de modestie ; il a parlé de la Vierge, sa mère, et bientôt la Vérité chrétienne et la vertu ont triomphé. Une génération nouvelle s'est levée, un homme nouveau a paru : le chrétien, la chrétienne. Le Christ avait, en quelque sorte, saisi de ses mains l'homme déchu, et de ses débris, il en avait composé un homme fait à sa propre image, une femme faite à la ressemblance de Marie, la nouvelle Eve, et ces deux exemplaires, présentés par la parole des Apôtres au monde, en ont fait un monde nouveau, inconnu jusque-là, le monde chrétien, ressemblant à Jésus crucifié, Sauveur de l'humanité, notre Idéal divin à tous.

Les historiens, entre autres Dion, rapportent qu'un grand mouvement se fit dans la société romaine et y occasionna de vives agitations. L'empereur Claude fut obligé de supprimer un grand nombre de fêtes et de cérémonies païennes. Déjà la vertu de la Croix se faisait sentir dans la cité souveraine, et le Sang du Sauveur offert sur les autels chrétiens, dans les lieux solitaires et cachés, portait dans le monde des âmes ses fruits célestes. La superstition du vieux paganisme se montrait aux esprits dans sa hideuse nudité ; les dieux, dé-

pouillés de leur prestige apparaissaient tels qu'ils étaient, du métal, du marbre, du bois, façonnés et représentant des êtres chimériques, ou des hommes aux mœurs éhontées. Car enfin Jupiter était chargé de crimes, Mercure, d'une probité plus que douteuse ; Vénus enseignait le vice honteux ; et les autres dieux ou déesses se mettaient à l'unisson, tandis que les dieux inférieurs, assez malins pour deviner ce que les dieux supérieurs voulaient leur cacher, folâtraient dans les bois, les fontaines et les solitudes. En un mot, l'empire de Satan était ébranlé, et lui, *prince de ce monde-là*, devait désormais obéir au commandement du plus humble chrétien, ainsi que Tertullien plus tard l'affirmait en face des païens.

Toutefois le paganisme ne céda point la place sans combat, et l'on vit les magistrats s'unir à l'empereur Claude, pour chasser de Rome ceux qui, à l'exemple de Jésus, *séduisaient les foules*. Cette mesure fut prise dans la neuvième année du règne de Claude et la quarante-neuvième de Jésus-Christ. Elle visait juifs et chrétiens, que l'on confondait sous le nom de Juifs. Ceux-ci, paraît-il, parvinrent à dégager leur responsabilité et ils rentrèrent presque immédiatement dans la ville.

Donc saint Pierre, arrivé à Rome sous la seconde année du règne de Claude, et parti la neuvième, y avait passé sept ans, dans la prière, la prédication, la formation des âmes à la vertu, l'administration de l'Église de Rome, dont il était lui-même, et définitivement, l'Évêque et le Pontife souverain.

Son regard suivait au loin les missionnaires qu'il avait laissés en Orient ; ceux qu'il avait envoyés en Occident ; et toutes les Églises, qui se fondaient et se multipliaient sur les pas des Apôtres, devenaient l'objet de sa sollicitude pastorale.

Comme témoignage de ce paternel amour, il écrivit

de Rome, pendant ce premier séjour qu'il y fit, une lettre aux chrétiens de la *dispersion*, c'est-à-dire à ceux qui n'étaient pas en Judée.

IX.

PREMIÈRE ÉPÎTRE DE SAINT PIERRE.

Cette lettre calme, forte, pleine d'autorité, prouve bien que l'Esprit-Saint était avec le Chef des Apôtres et qu'il avait répandu en lui, avec ses divines lumières, l'amour de Jésus-Christ, uni à l'amour du troupeau universel confié à sa garde.

Il faut lire cette Épître et la méditer pour l'apprécier comme il convient. Nous en citerons les passages qui ont trait à notre sujet. Par là on verra, et ce qu'enseignait saint Pierre aux Églises d'Asie, et aussi ce qu'il avait prêché à Rome : *Jésus crucifié*.

« Pierre, Apôtre de Jésus-Christ, aux étrangers de la dispersion, du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie et de la Bithynie, élus selon la prescience de Dieu le Père, pour être sanctifiés par l'Esprit, pour obéir et recevoir l'aspersion du Sang de Jésus-Christ : que la grâce et la paix se multiplient en vous.

« Béni soit le Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui selon sa grande miséricorde, nous a régénérés en la vive espérance, par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, pour l'héritage incorruptible, et sans tache, et immarcescible, réservé dans les cieux pour vous... » (1, 1-4.)

C'est ainsi que commence sa première Lettre, l'humble fils de Jonas, dont la jeunesse s'est passée à guider

une barque sur les flots du lac de Génésareth ; de Simon, qui n'a jamais fréquenté les écoles, et n'a connu d'autre maître que Jésus-Christ.

Évidemment, c'est l'Esprit-Saint qui l'éclaire et l'inspire.

Parlant aussitôt de Jésus-Christ : « Lui, dit-il, que vous aimez, quoique vous ne l'ayez point vu, et en qui vous croyez, sans le voir encore maintenant : et parce que vous croyez, vous tressaillerez d'une joie inébranlable et glorifiée, atteignant la fin de votre foi, le salut des âmes... Sachant que ce n'est point par de l'or ou de l'argent corruptibles, que vous avez été rachetés de votre vaine manière de vivre, apprise de vos pères, mais par le précieux Sang de Jésus-Christ, comme de l'Agneau pur et sans tache, déjà connu avant la constitution du monde, mais manifesté dans les derniers temps à cause de vous. » (1, 8 ; 18-20.)

Quelle profondeur dans ce regard jeté hardiment sur l'éternité du Verbe, qui était connu de son Père, tel qu'un Agneau devant s'immoler un jour au Calvaire ! Est-ce que Pierre ne dit pas, en parlant ainsi, comme l'aigle de Pathmos :

In principio erat Verbum : Au commencement était le Verbe ? Notre Apôtre, évidemment, embrassait l'éternité immuable, devant laquelle passe le temps avec la création, à laquelle le Christ s'est uni pour la sauver et la sanctifier, afin de nous rendre dignes du ciel, où nous irons à sa suite pour jamais.

Dans ce but, ajoute-t-il, « Rendez vos âmes chastes, par une obéissance d'amour, par la charité fraternelle, vous appliquant à vous aimer d'un amour simple, les uns les autres ; engendrés de nouveau, non d'une semence corruptible, mais incorruptible, par la parole du Dieu vivant, qui demeure éternellement. » (Ibid. 22.)

Peut-on parler de l'amour chaste avec plus de délica-

tesse, et dire plus noblement cette flamme simple et pure qui unit les âmes, comme sont unis les Anges de Dieu : cette charité, feu divin, qui s'allume en nous au souffle de la parole du Dieu vivant ? Tout passe, mais elle demeure : « Car toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire est comme la fleur de l'herbe : l'herbe a séché et sa fleur est tombée. Mais la parole du Seigneur demeure toujours, et c'est elle qui a été évangélisée parmi vous. » (Ibid. 24.)

Ces choses divines s'écrivaient dans quelque demeure modeste, peut-être proche du palais de Claude ! Quel contraste !

Le second chapitre est tout rempli, comme le premier, du nom de Jésus-Christ et de ses bienfaits. Il se termine ainsi : « Quand on le maudissait, il ne maudissait pas ; quand on le maltraitait, il ne menaçait pas ; mais il s'abandonnait à celui qui le jugeait injustement. C'est lui qui a porté en son corps nos péchés sur le bois, afin que morts au péché, nous vivions de la justice. C'est par ses meurtrissures que vous avez été guéris. Car vous étiez comme des brebis égarées ; mais maintenant vous êtes retournés au Pasteur et à l'Évêque de vos âmes. » (II, 23.)

De tels accents ne peuvent venir que d'un cœur embrasé d'amour pour Celui que Pierre avait vu aux prises avec les scribes et les pharisiens, avec ses ennemis, qui, l'ayant saisi, se jouaient de lui jusqu'au sein de sa mort sur la croix. Pareil langage devait jeter dans le ravissement ceux qui avaient le bonheur de l'entendre, soit à Rome, soit dans les autres villes de l'Orient et de l'Occident. La prédication de saint Pierre se résumait donc en un seul point : Jésus et Jésus crucifié, à qui soient honneur et gloire à jamais ! Et comme il le disait lui-même en terminant cette Épître : « A lui la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Amen.

X.

CHAIRE DE SAINT MARC A ALEXANDRIE.

Tandis que saint Pierre, après avoir fondé sa première Chaire à Antioche, venait de se fixer à Rome, définitivement, Marc, son disciple, portait la lumière de l'Évangile, à Alexandrie.

« A cette époque, dit Eusèbe de Césarée, Marc, le disciple que Pierre nomme son fils, passa en Égypte, où il porta l'Évangile composé par lui. Il y annonça la foi, et établit des Églises à Alexandrie. Or la multitude des fidèles convertis par ses prédications, fut si nombreuse, l'austérité de leur vie, la discipline à laquelle ils se soumièrent furent si admirables, que Philon crut devoir en faire honneur au Judaïsme, et en conserva le souvenir dans un ouvrage spécial. On dit que Philon, dans un second voyage à Rome, sous l'empereur Claude, avait eu l'occasion de s'entretenir familièrement avec Pierre, qui prêchait alors dans la capitale du monde. Ce fait ne serait pas sans vraisemblance, car le juif Alexandrin, dans le traité dont je parle, retrace exactement toutes les règles ecclésiastiques encore en usage parmi nous. Sa description de la vie de ces ascètes, prouve que non seulement il a vu, mais qu'il admirait ces illustres personnages, issus de la race hébraïque, qui conservaient vraisemblablement alors plusieurs rites et institutions empruntées au Judaïsme. » (Hist. eccl. de Viris illust.)

Le récit de Philon prouve clairement que déjà l'Esprit de Dieu avait poussé une foule d'âmes à l'imitation de Jésus-Christ, ami de la prière, de la pauvreté, de la chasteté, de la solitude. Car, parlant des ascètes, con-

nus sous le nom de Thérapeutes, qui habitaient aux environs d'Alexandrie, il dit : « Quiconque veut embrasser leur genre de vie, se dépoille volontairement de ses biens et les abandonne à ses proches. Ainsi dégagé de tous les intérêts humains, ils quittent les cités, pour aller vivre dans les campagnes désertes; car, suivant eux, le commerce des hommes et leurs fréquentations sont des obstacles à l'étude de la sagesse. Les représentants de cette doctrine se sont répandus sur tous les points du monde. Nulle race, grecque ou barbare, ne devait être privée de cette bienfaisante institution. Cependant, c'est en Égypte, parmi les diverses préfectures de ce pays, et surtout aux environs d'Alexandrie, qu'ils se sont multipliés. Leur centre et comme leur patrie est situé près du palus Maréotique, dans une délicieuse campagne qui réunit à la fois les avantages d'un sol fertile, du calme le plus profond et d'un climat enchanteur. C'est là que viennent habiter de tous les points du monde, les plus parfaits des Thérapeutes. Dans chacune de leurs demeures se trouve un sanctuaire, qu'ils nomment *Semnéon*, ou Monastère, et où seuls, sans témoins, ils se livrent aux mystérieux exercices d'une vie sainte. Dans cette solitude, ils n'emportent ni aliments, ni breuvage, ni rien de ce qui appartient aux soins du corps. Mais ils ont sans cesse avec eux le texte de la Loi, les écrits des prophètes, des hymnes sacrés et d'autres livres, qui alimentent leur piété et perfectionnent leur science. Durant tout le jour, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, ils méditent les oracles de la sagesse. Leur interprétation des Saintes Écritures est surtout allégorique. Ils suivent en ce point les traditions nationales, et croient que la lettre est une sorte d'image, qui reflète le sens caché et profond des allégories.... C'est sur le fondement de la tempérance, comme sur une base spirituelle, qu'ils asseoient

l'édifice de leurs vertus. Nul ne mange, ou ne boit, avant le coucher du soleil. L'étude de la vérité, disent-ils, est une œuvre de lumière. Les ténèbres de la nuit conviennent seules aux préoccupations des besoins corporels; c'est pourquoi ils consacrent tout le jour à la contemplation, et accordent quelques instants seulement de la soirée à réparer les forces physiques.... Un grand nombre de femmes embrassent ce genre de vie et persévèrent dans la virginité, jusqu'à une extrême vieillesse. L'amour de la sagesse les maintient dans cette chasteté volontaire, bien différente de la contrainte légale, que subissent certaines prêtresses du paganisme. Les vierges dont je parle, n'ambitionnent d'autre alliance que celle de la vérité, et lui consacrent toute leur vie. Dans leur mépris pour les voluptés de la terre, elles renoncent aux joies de la maternité, afin de produire des fruits immortels de vertu, dans l'union avec l'Esprit divin qui les anime et les vivifie. » (Philon cité par Eusèbe. Hist. eccl. Liv. II, chap. xvii.)

On le voit, déjà les mérites de la Rédemption produisaient leurs fruits; la grâce divine transformait les âmes, et, comme l'écrivit Philon, *l'Esprit divin les animait et les fortifiait*. Quelle n'est pas la puissance de cet Esprit! Tandis qu'à Rome, l'esprit d'erreur plongeait les empereurs, les grands et les foules dans les abîmes du vice, à Alexandrie, le Saint-Esprit élevait les Thérapeutes, venus de toutes parts, jusqu'aux vertus célestes. Le Christ et sa Mère avaient donné au monde l'exemple de la virginité : des phalanges virginales apparaissaient à leur suite, dans la joie et la lumière de l'amour divin dont leur cœur abondait.

Chez les Juifs, c'était comme un malheur pour une jeune fille de rester vierge : tout change avec l'Homme-Dieu, qui lève sur le monde son drapeau virginal et immaculé. La terre d'Égypte surtout verra fleurir cette

vertu, dans ses solitudes parfumées, sous le souffle divin, qui porte les âmes, par l'oraison et l'étude, à l'amour de l'homme intérieur, autant qu'à l'oubli de l'homme extérieur, c'est-à-dire du corps.

Voilà dix-neuf siècles que ce beau spectacle a été offert au monde, sous le ciel enchanteur et dans les plaines de l'Égypte; depuis lors, il n'a pas cessé. Toutes les contrées de l'univers en ont joui, parce que les Apôtres du Christ portent en tous lieux, avec l'amour de leur Maître, le culte des plus pures vertus. Jésus veut être aimé, servi, adoré, par les plus nobles âmes, comme un royal Époux. A toute génération qui se lève, depuis dix-neuf cents ans, il demande des vierges; et des vierges en foule sortent des rangs divers de la société, hommes et femmes, pour répondre à son appel et à son amour. Un feu, plus pur et plus puissant que celui de l'amour naturel, vient enflammer leur cœur, et l'on voit alors l'Agneau immolé au Calvaire, entouré de ses cohortes virginales, anges de la terre, semblables, dans un corps de chair, aux Anges des cieux.

C'est là un fait, vaste comme les siècles et comme l'univers: qui saura l'expliquer, en dehors de la foi chrétienne? Personne; et si le philosophe Philon a dit le mot juste, en attribuant les merveilles dont le Palus Maréotique était le témoin, à l'union des âmes avec l'Esprit divin, c'est, sans doute, parce qu'il avait conversé familièrement avec Pierre, à Rome; ainsi qu'avec Marc, à Alexandrie.

Ah! si dans les Loges maçonniques, la prière et l'encens montaient vers l'Esprit de Dieu, au lieu de s'élever vers l'esprit mauvais, il s'y ferait de salutaires changements, et l'on y verrait bientôt des lys émerger de toutes leurs fanges; et le Christ serait adoré, par ceux qui, maintenant foulent aux pieds son image et son corps sacré.

CHAPITRE VI.

TRAVAUX DE SAINT PAUL.

I.

PREMIÈRE MISSION DE SAINT PAUL.

Paul ne demeurait pas oisif, mais il priait, il parlait, il agissait. Il avait reçu le baptême, d'Ananie; il ne lui manquait que l'onction épiscopale, pour s'élaner aussi, comme Pierre et les autres Apôtres, aux nobles combats, qui devaient étendre le Règne de Jésus-Christ jusqu'aux extrémités de la terre. Les *Actes* vont nous le dire.

« Il y avait alors dans l'Église d'Antioche des prophètes et des docteurs, entre lesquels Barnabé et Simon, qu'on appelait le Noir, et Lucius de Cyrène, et Manahem, frère de lait d'Hérode le tétrarque, et Saul. Or, pendant qu'ils faisaient le service divin et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit leur dit: Séparez-moi Saul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. Alors, jeûnant et priant, ils leur imposèrent les mains et les laissèrent partir. Et eux, ainsi envoyés par le Saint-Esprit, allèrent à Séleucie, et de là firent voile pour Chypre. Quand ils furent arrivés à Salamine, ils prêchaient la parole de Dieu, dans les synagogues des Juifs.